

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

A propos de la Légion étrangère : Comte d'Haussonville, de l'Académie française.
A l'étranger : Guillaume II et la « Deutsche Revue » : Eugène LAUTIER.
Le tremblement de terre.
La Vie de Paris : Titien quète, pour les pauvres : ARSÈNE ALEXANDRE.
Les croix du 1^{er} janvier.
A l'Institut : CH. DAZATS.
Petite chronique des lettres : PH. EMMANUEL GLASER.
Contre la S. P. A. : EMILE BERR.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Gazette des Tribunaux : L'affaire Albini : GEORGES CLARETTE.

A PROPOS

DE

La Légion étrangère

Il a été beaucoup question dans ces derniers temps de la légion étrangère, à propos d'un incident inopiné : la désertion de quelques Allemands.

Si j'en viens parler encore aujourd'hui, ce n'est pas pour répondre aux calomnies qui ont été dirigées à cette occasion contre les chefs qui la commandent. Justice a été faite de ces calomnies par ceux-là mêmes que l'on représentait comme leurs victimes. De France, de Belgique, de Suisse, d'Allemagne même, des voix indignées se sont élevées et ont proclamé que le temps passé par eux à la légion étrangère comptait parmi les bonnes années de leur jeunesse. Aucun témoignage ne saurait valoir celui-là. Mais à cette occasion il a été dit sur la légion étrangère beaucoup de choses inexactes ou injustes. Quelques « précisions », comme on dit dans une langue nouvelle, ne seront donc pas tout à fait sans utilité.

La légion étrangère, la « Légion », comme on dit couramment en Afrique, se compose aujourd'hui de deux régiments. Le premier, le plus ancien, a sa portion centrale à Sidi-bel-Abbes, petite localité, devenue avec le temps assez importante, de la province d'Oran; le second, à Saïda, mais son effectif est réparti dans les postes du Sud Oranais les plus lointains et les plus dangereux. Il y a aussi un petit dépôt à Oran, où l'on rassemble provisoirement ceux qui se sont engagés en France, en attendant qu'on les envoie au corps. C'est le dépôt des *arabes*, ainsi nommé parce que les engagés y conservent le costume parfois assez égaré sous lequel ils sont arrivés de France. Il n'est pas rare d'y voir un jeune homme en chapeau haut de forme, un balai à la main, nettoyer la cour du quartier.

L'effectif de la légion est extrêmement variable. Que des bruits de guerre en Algérie ou ailleurs viennent à circuler qu'il soit question de quelque expédition coloniale, l'effectif enflé immédiatement. C'est ainsi qu'au moment des grosses affaires du Tonkin il y avait jusqu'à 200 engagements par semaine. Les affaires du Maroc l'ont fait grossir également. Une période de paix prolongée le diminue au contraire sensiblement. C'est que la Légion n'est pas, comme on le croit communément, composée exclusivement de gens ayant dans leur vie quelque chose à cacher et qui viennent, comme dans une tombe prématurée, y chercher la mort de l'oubli. Pour la plus grande partie, elle se compose au contraire d'hommes ayant le goût de l'aventure, du danger, que la monotonie de notre existence bourgeoise, et terre à terre rebute et que l'odeur de la poudre attire.

Ce qu'on sait peu également, c'est qu'un certain nombre de Français en font partie. Pour avoir le droit de s'engager dans la Légion, il suffit en effet d'avoir terminé son temps de service dans l'armée active, et ceux qui préfèrent ainsi la Légion à la réserve ou à la territoriale sont précisément ceux à qui la vie de garnison a paru insipide et qui ont la nostalgie de la guerre. Courir la chance de se faire tuer est un attrait pour certaines natures qui ne sont pas les plus mauvaises, et il faut comprendre tous les goûts.

En plus de ces Français, la Légion comprend un peu de tout : beaucoup d'Allemands, dégoûtés par la brutalité de la discipline prussienne, qui s'échappent des Provinces Rhénanes par la Belgique et viennent s'engager au bureau de recrutement de Verdun; passablement de Belges et de Suisses; peu d'Espagnols, contrairement à ce qu'on pourrait croire et bien que l'Oranie en soit peuplée. Mais l'élément dominant, ce sont les Alsaciens-Lorrains.

Les Alsaciens-Lorrains sont l'élite de la légion, et en écrivant cela je suis certain de ne céder à aucune partialité, car ceux-là n'ont rien à cacher. Ce sont de tout jeunes gens; leurs parents, qui sont restés attachés au sol natal, n'ont pas eu, comme d'autres, le courage de s'expatrier, mais ils n'en sont point restés moins bons Français pour cela. Ces jeunes gens ont été élevés dans l'amour et le regret de la France. A vingt ans ils leur faut prendre un parti. Servir sous le drapeau allemand, être envoyé soit en Hanovre, soit dans la garde royale de Berlin ou le nombre des Alsaciens est si grand qu'on y parle parfois, leur fait honneur. Ils passent la frontière et viennent s'engager aux bureaux de Nancy et de Belfort. C'est un grand parti, car

cette frontière ils ne la repasseront peut-être jamais, et ils laissent derrière eux une famille qui demeure en proie à toutes les vexations.

De Nancy ou de Belfort on les expédie à Oran au dépôt des *arabes*. Dans les premières années qui ont suivi la guerre, ces pauvres garçons avaient beaucoup de peine à comprendre qu'on les traitait en étrangers et qu'on les assimilait aux Allemands véritables. Pour ces esprits simples, dès qu'ils avaient repassé la frontière, ils redevenaient Français.

Ils sont résignés à servir dans la Légion, aujourd'hui surtout depuis qu'une loi récente a rendu leur naturalisation plus facile, et ils parlent sans murmurer pour l'Algérie où ils sont incorporés. Il y eut un temps où les Alsaciens-Lorrains formaient les trois quarts de la Légion; ils en forment un tiers aujourd'hui. Ceux-là, je le répète, c'est l'élite.

Qu'est-ce qui constitue l'unité de ces éléments si divers? Qu'est-ce qui en fait une troupe dont personne ne conteste la valeur militaire, toujours prête à marcher, à se battre, à se dévouer. C'est le drapeau.

Dans le trouble qui a suivi la désertion inattendue de ces quarante Allemands, on s'est mépris sur le compte de la Légion et des Légionnaires. On y a vu une tourbe de gens sans aveu, de sacrilèges, prêts sans doute à se faire tuer, mais inaccessibles à tout autre sentiment que celui d'une sorte de furie guerrière et meurtrière. On les a traités de « sans patrie », de « sans drapeau ». « Sans patrie », peut-être, et encore ce n'est pas juste pour les Alsaciens-Lorrains, car l'engagement dans la Légion est pour eux une manière de recouvrer une patrie; mais « sans drapeau », non pas! Ils ont au contraire le culte du drapeau, de ce drapeau de la Légion qui est bien à eux, car il leur est propre. Ce n'est pas tout à fait le drapeau de la France, car le mot de *patrie* n'y est pas inscrit. Il ne peut pas l'être, mais il est remplacé par un autre mot : *valeur*. Ce mot-là dit tout pour eux et ils se sentent autour du drapeau où il est inscrit. La Légion, c'est pour eux le foyer, la famille. Ils ont à cœur qu'elle se montre toujours à son honneur. Il ne leur suffit pas qu'elle donne l'exemple sous le feu. Quand ils partent en colonne avec des ligards — comme ils disent assez dédaigneusement — ils se piquent de marcher d'un pas mieux marqué et plus allègre. Quand on arrive au bivouac, ils tiennent à ce que leurs tentes soient les plus vite dressées, les tentes alignées. Ils mettent même leur amour-propre à ce que leur soupe soit considérée comme la meilleure.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que ces rudes natures ne soient accessibles à des sentiments d'ordre un peu brutal. Ils sont susceptibles également de sensibilité et de délicatesse. L'année dernière, j'ai eu l'occasion d'en voir quelques-uns de près, à l'hôpital de Lalla-Marnia. Je les ai fait causer; j'ai été étonné de tout ce que j'ai trouvé chez eux. J'ai été frappé également du rapide ascendant qu'acquiescent sur eux leurs infirmières. Non seulement ils les traitaient avec respect et leur obéissaient au doigt et à l'œil, mais ils s'ouvraient à elles, leur racontaient les chagrins de famille ou d'amour qui les avaient amenés à la Légion. Dans ces cœurs en apparence desséchés, la petite fleur bleue n'était pas flétrie et poussait encore. Quelques-uns sont restés en correspondance avec celles qui les ont soignés.

« Nous sommes bien soignés ici », écrivait naguère l'un d'eux de l'hôpital où il avait dû rentrer, mais il nous manquait la nourriture de l'âme. Un autre, qui avait été grondé par lettre par son ex-infirmière parce qu'il avait conçu de mauvais desseins, lui répondait : « Je ferais su, mademoiselle, que je ne ne vous aurais pas écrit comme ça; car je ne voudrais jamais vous faire de la peine. Je vous en demande pardon. »

Il serait vain d'essayer de dissimuler que les Légionnaires ont leurs vices. Plus que d'autres, ils sont enclins à l'alcoolisme, au chapardage, à la débâche, ces trois fléaux du soldat d'Afrique et de partout quand il tient longtemps la campagne; mais ils sont travaillés par un mal particulier, bien connu de tous les Français : le *cafard*. Le *cafard*, dirait-on, quel est ce vilain mot? Le *cafard*, c'est la neurasthénie du Légionnaire, ou, si le terme paraît trop médical, c'est une des formes du *Heimweh*. C'est le mal intérieur qui le saisit à l'heure où il vient d'éprouver quelque déboire, au moment où quelque mauvaise nouvelle requie, quelque espérance froissée, quelque injustice subie, l'a plongé dans le découragement. Perdu peut-être dans un poste éloigné, où il se morfond à ne rien faire alors qu'il aspirait à se battre, il compare ce qu'il avait espéré de son engagement dans la Légion et ce qu'il en retire, son rêve et la réalité. La colère le gagne; il se déchire ses vêtements militaires, brise son fusil, et aux observations de son caporal, répond par des insultes. On le met à la salle de police. Le lendemain, son lieutenant l'interroge, paternellement : « Pourquoi as-tu fait cela? — Mon lieutenant, j'avais le *cafard*. »

Mais ce n'est pas une raison pour insulter son caporal. Tu sais que c'est très grave. Je vais être obligé de t'envoyer au Conseil de guerre. Qu'est-ce que tu as à dire? — J'avais le *cafard*. » On ne peut pas en tirer autre chose. Si le Conseil de guerre est présidé par un officier arrivant de France, malheur à lui! il attrapera le maximum; mais si le Conseil est présidé, au contraire, par un vieux Africain, il s'en tirera avec le minimum, car le vieux Africain sait bien ce que c'est que le *cafard*. Peut-être en a-t-il eu des accès lui-même.

Le *cafard*, est-ce qu'à certaines heures nous ne l'avons pas tous? Est-ce que jeunes et vieux, vieux surtout, nous ne nous demandons pas quelquefois dans nos jours de lassitude : A quoi bon? A quoi bon la lutte, la peine, l'effort? Et durant ces heures, tel qui écrit habituellement jure de jeter sa plume; tel qui parle, de se taire à jamais; tel qui agit, de se croiser désormais les bras... Nous avons le *cafard*, qui heureusement ne nous conduit pas au Conseil de guerre. « Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses s'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie que la vertu condamnée, mais que la bonté divine pardonne. » C'est Lacordaire qui a écrit ces lignes admirables. Ce jour-là, Lacordaire avait le *cafard*.

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

était un brave cœur et un poète de grand talent :

Dormez dans la grandeur de votre sacrifice, Dormez; que nul regret ne vous vienne hanter; Dormez dans cette paix large et libératrice Où ma pensée en doulx ira vous visiter.

Ici je vous revois, rangés à fleur de terre, Dans la fosse latente où je vous ai laissés, Rigides, revêtus de vos habits de guerre Et d'étranges incantations de roseaux tressés.

Les survivants ont dit... et j'ai servi de prêtre... L'adieu du camarade à votre corps meurtri; Certain geste fut fait, bien gauchement peut-être; Pourtant je ne crois pas que personne en ait ri.

Mais quel qu'un vous prenait dans sa gloire étoilée Et vous montrait d'en haut ceux qui priaient en bas, Quand je disais pour tous, d'une voix étranglée, Le *Pater* et l'Ave que tous ne savaient pas.

Qu'ils dorment donc, les morts de la bataille, dans la paix libératrice et dans la gloire étoilée; mais que les vivants ne soient points oubliés. Distracts par la vie intense que Paris nous impose, ne négligeons pas de venir en aide aux hommes qui ont pris à cœur d'acquiescer vis-à-vis d'eux la dette de la France.

Comte d'Haussonville,
de l'Académie française.

Échos

La Température

Hier, à Paris, après une matinée et un après-midi très beaux, le ciel, vers quatre heures et demie du soir, s'est couvert tout à coup. Aussitôt sont tombés quelques grains de neige fondant en touchant le sol; en même temps des éclaircies sillonnaient l'espace, et, chose assez rare en cette saison, des coups de tonnerre, sourds et lointains, et accompagnés d'une assez forte averse, se sont fait entendre au grand étonnement des Parisiens.

La température varie peu dans notre région. A sept heures du matin, le thermomètre marquait 4° au-dessus de zéro, et 6° l'après-midi. La pression barométrique après une baisse de 14 mm depuis la veille et tendant encore à la baisse, accusait, à midi, 758 mm.

Des pluies et des neiges sont tombées sur le nord et l'ouest de l'Europe; en France, il a plu à Dunkerque, à Cherbourg, à Brest, à Toulouse et à Nancy. Sur nos côtes de la Manche la mer est très grosse.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : à Cette, à Marseille et à Besançon, 2°; à Nancy, 3°; à Dunkerque, à Limoges et à Toulouse, 4°; à Bordeaux, à Clermont et à Orléans, 5°; à Paris, à Nantes, à Rochefort et à Perpignan, 6°; à Cherbourg et à l'île d'Aix, 7°; à Brest et à Alger, 10°; à Biarritz.

(La température du 8 janvier 1903 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 5° l'après-midi. Baromètre : 743 mm; violence tempête.)

Nice. — Température : à midi, 13°; à trois heures : 12°.

A Travers Paris

Le beau dévouement, l'héroïsme simple et gracieux avec lesquels la reine Hélène d'Italie est allée au secours des malheureux que la catastrophe de Messina a frappés, ont été, en tout pays, et particulièrement en France, l'objet de l'admiration générale.

La lettre suivante, qu'adresse à notre directeur un de nos abonnés, est un écho de ce sentiment :

Monsieur le Directeur,

J'ai éprouvé comme beaucoup de Français une patriotique satisfaction à constater que notre pays avait pris la part la plus vive à l'immense deuil de l'Italie, et qu'il s'était efforcé, par l'envoi de ses marins, de ses infirmières, par ses souscriptions, par tous les moyens enfin que lui suggérât sa compassion, d'apporter à la souffrance latine des secours et des consolations.

Il me semble pourtant qu'il resterait à la France à lui témoigner d'une façon éclatante l'admiration émue que la vaillante reine Hélène a provoquée dans toutes les classes de la société. Ne pensez-vous que la croix de la Légion d'honneur, qui par définition devrait récompenser des actes d'héroïsme, n'a jamais été mieux méritée que par la jeune souveraine, dont le mariage devenant, comme nous l'écrivions l'autre jour, s'est manifesté cette heure tragique avec tant de spontanéité, de simplicité et de noblesse ?

Peut-être ma proposition n'est-elle pas conforme aux règles du protocole? Qu'importe! La Reine elle-même n'a-t-elle point oublié le protocole le jour où elle fut blessée en ouvrant ses bras à ceux qui l'avaient éprouvée des lieux maudits et qui risquaient une mort plus horrible encore? Ne l'oublie-t-elle point lorsqu'elle soigna les blessés et qu'elle invita les ouvriers de Rome à travailler avec elle à confectionner des vêtements pour les malheureux survivants ?

Le gouvernement français s'honorait en décorant Hélène de Savoie, l'héroïque ambulancière, et toutes les mères, toutes les femmes de France applaudiraient, soyez-en certain, à ce geste éloquent.

Veuillez agréer, etc.

UN VIEUX ABONNÉ.

Nous approuvons de tout cœur cette heureuse idée. En donnant à la Reine Hélène d'Italie la croix de la Légion d'honneur, notre pays ne témoignait pas seulement de son admiration pour un acte de généreuse vaillance; mais il acquiescrait encore une dette de gratitude : il y avait des Français parmi les victimes de la catastrophe qui suscita le noble courage de la Reine.

La santé d'Ernest Reyer.

Les nouvelles que nous avons reçues hier soir signalent une légère amélioration dans l'état de santé de l'illustre compositeur. Les docteurs Perruc et Guioi, qui ont passé toute la nuit auprès du malade, ont maintenant un peu plus d'espoir. Toutefois, le cas reste grave et laisse place à de réelles inquiétudes.

Nous avons annoncé, l'autre jour, la démission de M. Bézine, qui dirigeait jusqu'à présent le bureau politique de Mgr le duc d'Orléans.

Le prince lui a donné pour successeur

intérimaire M. Roger Lambelin, conseiller municipal du quartier des Invalides.

M. Roger Lambelin, dont on sait le dévouement à la cause monarchique, est entré à Saint-Cyr en 1876; il prit ses grades d'officier dans l'infanterie de marine, devint capitaine et donna sa démission pour se consacrer à la politique militante.

Il est, en outre, un écrivain des plus distingués. Sa collaboration à la *Revue des Questions historiques*, à la *Gazette de France* et au *Correspondant* s'est manifestée par de brillants articles; il a publié encore un recueil de notes et de souvenirs sur la Sicile, un roman, *Fils de chœur*, et une très importante étude sur *Notre Marine marchande*.

M. Roger Lambelin est une des personnalités les plus appréciées du monde parisien.

Illogisme.

Depuis des mois et des mois, les jurés de France réclamaient, à la fin de leur session, le rétablissement de la peine de mort, supprimée en fait par la volonté présidentielle.

Devant ce mouvement unanime, Chambre et gouvernement — aussi abolitionnistes l'un que l'autre, en principe — décidèrent qu'il y avait la justice pénale qui suivrait son cours. M. Fallières s'inclina devant la volonté du Parlement. M. Clemenceau même ne s'en tint pas.

A peine l'opinion a-t-elle eu gain de cause, le jury, qui multipliait les condamnations à mort depuis qu'elles étaient inefficaces, va-t-il s'effrayer de la conséquence des condamnations capitales? On le pourrait croire, si l'exemple — le mauvais exemple — du jury de Versailles devait être suivi.

Convaincu de la culpabilité d'Albini, le bandit débroussé de trains, il l'a condamné hier sans circonstances atténuantes. Il a bien fait; quelle excuse trouver à pareil crime? Mais, après avoir rendu ce bon verdict, qu'a-t-il fait? Il a signé un recours en grâce...

Cette grâce dont on ne voulait plus, cette grâce dont on reprochait l'usage à M. Fallières, le Président de la République a promis d'en modérer l'octroi; aussitôt, voici les jurés qui tremblent à nouveau devant la responsabilité de leur arrêt. Ils invoquent en faveur du bandit brigand cette clémence qu'ils révoquent naguère de rayer des prérogatives du chef de l'Etat...

Il ne faudrait pas pourtant que la crainte des responsabilités annihilât le succès d'une campagne de sécurité publique.

BILLET

à Mme Steinhell.

Vous aviez, madame, à plusieurs reprises déjà, découvert vos assassins. Mais nous étions sans nouvelles de la femme roussie. Enfin, vous l'avez découverte aussi. Devant une photographie qu'on vous montrait, vous avez déclaré : « C'est elle ! »

On s'est renseigné. La personne dénommée est une artiste dramatique qui, le jour même où s'accomplissait le drame de l'impasse Ronsin, jouait la comédie à Londres.

Mais comme la magistrature n'a rien à vous refuser, on a « filé » la dame, au petit bonheur. On l'a filée de Londres à Paris, de Paris à Nice. A Nice, un juge plein de zèle a même fait prendre ses empreintes digitales (!) et ordonné qu'on la mensurât (!!). Voilà une comédienne à qui vous aurez certainement fait perdre le goût de l'eau oxygénée.

Je sais bien que ce n'est pas votre faute tout à fait si nos magistrats mettent tant d'empressement aujourd'hui à réclamer du premier venu ses empreintes digitales et son portrait; mais, tout de même, madame, puisqu'une simple affirmation, venue de vous, suffit à jeter à terre dans les pires aventures — et puisque vous le savez, — ne pourriez-vous vous résoudre à dénoncer un peu moins, et à laisser tranquilles tant d'hommes et de femmes qui ne vous ont rien fait? C'est un petit service qu'on demande au nom d'une foule d'honnêtes gens qui ne connaissent même pas de nom l'impasse Ronsin et qui seraient très ennuysés d'avoir demain, à cause de vous, leur dossier chez Bertillon... — S.

C'est aujourd'hui, à une heure, que sera inaugurée, à la galerie Trotti, l'exposition de tableaux anciens de l'école italienne, que nous avons annoncée, dont nous parlons plus loin, et qui est organisée au profit des œuvres de la Société philanthropique.

Notre collaborateur M. André Beaunier commencera après-demain, à l'école Villiers, rue Alphonse de Neuville, et continuera tous les lundis suivants une série de vingt conférences sur « Chateaubriand et son époque ».

Les amis de M. de Pontich, ou M. de Pontich lui-même, paraissent s'étonner que le directeur administratif des travaux de Paris supporte la plus grande part de l'indignation de la population contre l'incurie dont l'administration a fait preuve. On a palé dans la neige, le fait est certain. Il est moins certain à présent, au dire de plusieurs personnes, que M. de Pontich soit de tous nos ingénieurs, le plus coupable. « Songez donc, s'écrie-t-on, M. de Pontich est directeur administratif et M. Boreux, ingénieur technique, chargé du nettoyage. C'est ce dernier le coupable; n'est-il pas le technicien ? » Soit, personne n'y contredit. Mais pourquoi M. de Pontich, le premier jour, quand la neige tomba sur Paris, monta-t-il à la tribune du Conseil municipal et donna-t-il tant d'explications peu satisfaisantes? Ce faisant, il mettait la haute main sur les services et entendait indiquer qu'il en était le chef; de sorte que la population s'en est prise au chef, à celui qui dénonçait ainsi sa responsabilité. Il est vrai que le lende-

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE PROVISOIRE : N° 567.46 — 567.47

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	45 »	80 »	60 »
Départements.....	48 75	87 50	75 »
Union postale.....	52 50	95 »	85 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

main — nous sommes encore à l'Hôtel de Ville et au Conseil municipal — M. de Pontich, averti que le Parisien se fâchait, et moins orgueilleux ou plus prudent, envoya M. Boreux à la tribune. Il était trop tard. Directeur administratif, il avait voulu qu'on sût qu'il était le maître et le chef! On le sait, on le répète, et c'est lui, M. de Pontich, qui est en vedette! N'est-ce pas justice? comme on dit au Palais.

Tout les ans, au mois de janvier, se produit un événement intéressant pour les maîtres de maison et pour toutes les personnes soucieuses du confort de leur intérieur. La Grande Maison de Blanc du boulevard des Capucines fait son exposition. Cette année elle commencera le lundi 11. Linde de maison, du plus modeste au plus luxueux, linde de table, de toilette, mouchoirs pour dames et pour hommes, couvertures, couvre-pieds, couvre-lits, bonnetterie, ganterie; enfin, un rayon à part pour la literie. Voilà de quoi attirer Parisiens et Parisiennes.

Voir Naples et mourir! disait-on. Voir la *Revue des Folies-Bergère*! dit-on aujourd'hui. Voir miss Campion en Napoléon, Pougault, Marmel, Morton et Strack si follement drôle dans la déjà célèbre scène de « l'aristocratie commerciale », et Marville si belle en Tanagra dansant au clair de lune au merveilleux tableau du château de Chaumont, le plus beau peut-être d'entre tous les splendides châteaux de la Loire, l'admirable « finale » du premier acte de la *Revue des Folies-Bergère*!

Les dîners, les réceptions et les fêtes nombreuses, auxquels tout Parisien est tenu d'assister à cette époque de l'année, font oublier bien des régimes sévères; ils menacent les estomacs les plus robustes, les organismes les plus résistants. L'Eau de Saint-Galmier, source Badoit, cette boisson, salubre par excellence, se désigne d'elle-même comme la plus sage précaution contre tous les dangers qu'engendre la fatigue d'une vie trop active, — précaution au surplus agréable et qu'il est aisé de ne point omettre.

Nouvelles à la Main

— De l'arsenal de Toulon, M. Reynoncq a passé au Sénat.
— La voilà la vraie retraite ouvrière!

— Une enquête administrative est ouverte à propos du nettoyage de Paris.
— Qu'a-t-elle fait découvrir?
— Un premier point important : que Paris n'était pas nettoyé.

Aux bureaux de la voirie.

— Le public est d'une injustice! Cet hiver il s'est plaint que les rues de Paris étaient pleines d'eau.
— Et cet été il se plaindra qu'elles en manquent!

— Alors comment le satisfaire?

— Il y a désormais deux socialistes au Sénat. Cela fait un petit parti.
— L'un sera le président et l'autre sera le groupe.

Le Masque de Fer.

POUR LES VICTIMES D'ITALIE

Notre Souscription

Sixième liste des sommes reçues par le *Figaro* pour la Société de secours aux blessés :

Mariano de Zunz.....	500 »
Eugénio Garzon.....	50 »
Anonyme.....	5 »
Van Gleeft et Appels.....	20 »
René L. A.....	20 »
Tante B. et tante C.....	10 »
Emile François.....	10 »
Oscar Savetier.....	1 »
E. B. Y.....	100 »
Mme Auguste Maubert.....	100 »
Mme veuve Remondet.....	100 »
Augusto J. Coelho, directeur général du Banco Espanol del Rio de La Plata.....	100 »
M. et Mme Van Autrevé.....	100 »
Mauzi-Joyant.....	500 »
La Société des gens de lettres.....	20 »
Jaume, Pauline et Louise B.....	30 »
Eug. Delon.....	50 »
Ernest Le Loire.....	5 »
Frédéric Degosse.....	5 »
A. Durand et fils, éditeurs de musique.....	100 »
Mme Pagnin.....	500 »
XXX22.....	6 »
E. Tartier.....	20 »
Mme Gozzoli.....	50 »
Mme veuve Lefebvre.....	20 »
A. Lefebvre.....	20 »
Une famille de Saint-Jouin (Seine Inférieure).....	10 »
Roger Gresland.....	20 »
Maurice Gresland.....	100 »
Commandant Edgard Servant.....	5 »
Mme Chevalier.....	20 »
E. L.....	200 »
B. L.....	200 »
C. P.....	50 »
Mme Hortense Schneider.....	100 »
L'Amiral Martin.....	50 »
A. B. C.....	50 »
M. Edmond Martell.....	100 »
Paul Bosseux.....	50 »
M. et Mme Maxime Vitu.....	20 »
Philippe Schneider.....	100 »
Président Vieville.....	200 »
M. Stephen Liégeois.....	300 »
Mme Léonce Mahon.....	100 »
Total.....	4.023 10
Listes précédentes.....	56.229 75
Total général.....	60.252 85

Le Monde & la Ville

SALONS

— La princesse Edmond de Polignac avait convié hier ses invités à une audition musicale du goût le plus rare.

Ses salons, qui sont parmi les plus recherchés de Paris, ceux où l'art est cultivé avec le plus de zèle et de discernement, ont maintes fois ouvert leurs portes pour d'exquises divertissements; celui d'hier comptera parmi les plus savoureux.

A deux artistes seulement avait été confié le soin d'interpréter le programme. Mais ces deux artistes étaient miss Maggie Teyte, à qui sa séduisante réalisation du rôle de Médiane a donné une juste renommée, et M. Riccardo Vines, le pianiste très éminent, le traducteur très averti et très éloquent de la musique la plus moderne.

Miss Teyte a chanté, de façon adorable, quelques-unes des œuvres qui conviennent le mieux à son art délicat et sensible : trois mélodies de Claude Debussy, *Fêtes galantes*, les *Ingrates*, et le *Chant de la nuit*, puis, les *Humoresques* de Gabriel Fauré, qui fut bissé, et *l'Incantation au voyage*, de Duparc.

M. Riccardo Vines, après une exécution très prenante d'*Élévation* et d'*Hallucination*, de Schumann, a joué dans la plénitude de leur expression et avec des jeux de sonorité ravissants, *Pagodes*, *Soirée dans Grenade* et *Jardin sous la pluie*, de M. Debussy, puis les lumineux *Jeux d'eau de la villa d'Este*, de Liszt; le délicat *Motivito* de Mme Armande de Polignac; enfin, l'*Ondine*, de M. Maurice Ravel, dont c'était la première audition, et qui fut partie du recueil, d'une écriture de piano si ingénieuse et si pittoresque, que l'auteur de *l'Heure espagnole* vient de publier d'après le *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand.

Parmi les personnalités conviées à cette audition d'un goût si subtil, nous citerons : La princesse Lucien Murat, la princesse Eugène Murat, la comtesse R. de Fitz-James, le marquis et la marquise d'Argenson, le marquis et la marquise de Montevard, le prince de Beauvau, Mme Ternaux-Compans, la comtesse de Gabriac, la comtesse Jacques de Pourtalès, la comtesse de Vallombrosa, lady Radnor, Mme Legrand née Fournès, le comte et la comtesse de Casteja, Mmes de Guyon, Charles Max, Madeleine Lezanne, Marceline Singer, le comte de Dacoz, M. Fournier-Sarlovèze, le comte Armand de Gramont, MM. Chéramy, Fortuny, Georges Rodier, Teigny, Jacques Blanche, Claude Anet, Francis de Croisset, etc.

— Très belle matinée donnée par M. et Mme Fernand Depas pour la répétition générale de *Le Pêcheur*, de M. Dominique Bonnaud, une revue de salon des plus réussies et qui valut à ses brillants interprètes, Mme Magdeleine Depas et M. Fernand Depas, un succès complet.

Une courte et spirituelle causerie de l'auteur avait précédé la revue, après laquelle on eut la primeur de délicieuses *Danzes Henri IV*, exécutées avec un art délicat par Mlle J. Chabot et M. Paul Raymond, de l'Opéra.

Dans l'assistance : S. A. la princesse Jeanne Bonaparte marquise de Villeneuve, comtesse Gréville, baronne Gustave de Rothschild, lady Sassoon, marquis et marquise de Montferrand, comtesse de Lurey, comtes et comtesse de La Roche-Guyon, R. de Peyronnet, duc et duchesse de Camasra, comte Hervé d'Enlstein, baron et baronne Robert de Rothschild, Mmes Edgard Stern, de Bernadotte, comtesse Pille-Will, baron et baronne de Wald, M. Jean Stern, comtesse de Vanssay, barons et baronnes de Bourgoing, de Saint-Dièr, vicomte et vicomtesse de Nougé, comtes Brunetta d'Usséaux, L. de Périgord, Breza de Fussella, d'Herland, de Beauville, La Corbinais, G. de Massa, prince Ghika, M. Chéramy, Mmes Ed. Kohn, Sulzbach, Harris Phelps, Van Ryck, Delavigne, Ed. Nathan, Finaly, Lepel-Cointet, Polidatz, A. Rostand, Blumet-Polier, Blumetfeld, Marcuse, Lagout, St. M. et Mmes Rouven Gubay, Maurice Herbet, H. Bailly, Faucheur-Magnan, Mourgué, Edmond Thier, M. du Tillet, de Monty, H. Martell, André de Fouquières, Delamare, etc.

— La comtesse René de Costognon reprendra ses après-midi du samedi, à partir d'aujourd'hui.

Mme A. de Laboulaye reçoit tous les mardis, excepté le dernier mardi et le dernier jour du mois, quel qu'il soit.

— M. Eugène Reynis, notre confrère et distingué correspondant de Toulouse, syndic de la presse des départements, ayant fait part à Monseigneur le duc d'Orléans de la mort de son frère, le prince lui a répondu par le télégramme suivant :

Sincères condoléances et merci pour vos sentiments si précieux de fidélité et de dévouement.

Mlle Ernestine de Bellet, la très distinguée miniaturiste, vient d'achever le portrait du comte de Souza-Rozza, l'éminent ministre de Portugal à Paris. Le portrait est très saisissant de ressemblance et d'exécution.

— Le roi d'Espagne a nommé le roi de Portugal colonel honoraire du régiment d'infanterie de Casale n° 16.

MARIAGES

— S. Em. le cardinal Puzina, évêque de Cracovie, bénira le samedi 10 janvier, en la chapelle du château de Zywiec (Galicie), le mariage du prince Jérôme Radziwill, fils de LL. AA. SS. le prince Dominique Radziwill et de la princesse, née d'Agramonte, avec S. A. I. et R. l'archiduchesse Renata, deuxième fille de l'archiduc Charles-Etienne et de l'archiduchesse Marie-Thérèse.

L'auguste fiancée est la nièce de l'archiduc et de l'archiduchesse Frédéric, duc et duchesse de Teschen, de S. M. le roi Marie-Christine d'Espagne et de l'archiduc Eugène. Elle est la cousine du roi d'Espagne, de l'infante Marie-Thérèse, de la princesse Emmanuel de Salm-Salm, du prince et de la princesse Elie de Bourbon-Parma, du prince et de la princesse d'Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingfurst.

Ses autres frères et sœurs sont les archiducs Charles-Albert, Léon-Charles et Guillaume, et les archiduchesses Eléonore-Marie-Immaculée et Mechthilde-Marie-Christine.

— Le mariage religieux du baron Maurice de Rothschild, petit-fils de la baronne Guillaume de Rothschild et fils du baron et de la baronne Edmond de Rothschild, avec Mlle Noémie Halphen, petite-fille de M. Eugène Halphen et de Mme Eugène Percire, et fille de M. et Mme Jules Halphen, sera célébré le mardi 12 janvier à une heure et demie, au temple israélite, 44, rue de la Victoire.

— Le comte Gaston Niel, lieutenant au 14^e dragons, fils du général comte Niel et de la comtesse, née Clary, décédée, est fiancé à Mlle de Bryas, fille du comte de Bryas, ancien officier, et de la comtesse, née Gramont.

— On annonce le prochain mariage du marquis de Malherbe avec Mlle Catherine Kleinmann, fille de Mme Edouard Kleinmann, veuve du regretté administrateur du Crédit foncier de France.

— M. Gaëtan Vanetzel, contrôleur de l'administration de la marine, est fiancé à Mlle Marie Lebrun, fille aînée de feu le colonel Lebrun, ancien directeur de l'arsenal de Toulon.

— Le lundi 18 janvier on bénira à Amiens, en l'église Saint-Martin, le mariage de M. Charles Piéron, lieutenant d'artillerie, fils du très distingué ingénieur en chef des services actifs de l'exploitation des chemins de fer du Nord, commandeur de la Légion d'honneur, et de

Mme L. Piéron, née Cléry, avec Mlle Marie-Thérèse Sainte-Marie.

— Mgr de Vauroux, évêque d'Agén, a béni à Rochefort, en l'église Saint-Louis, le mariage du comte Dominique de Marguerie avec Mlle Edith Perrin de Bousac, fille du grand industriel rochefortais.

Témoins du mariage : le capitaine de frégate Robert de Marguerie et M. Claudius Madiolli, ses frères et beau-frère; de la mariée : MM. Roger et Henri Perrin de Bousac, ses frères et oncle.

A Sandringham, en l'église Sainte-Marie-Magdeleine, a été célébré, avant-hier, le mariage de miss Alexandra Hervey, fille de M. le chanoine et de Mme Hervey, avec sir Walter Chaytor.

La reine d'Angleterre, marraine de la mariée, qui assistait à la cérémonie avec le prince et la princesse de Galles, signa à la fin du service l'acte de mariage.

Sa Majesté portait une exquisite toilette en velours améthyste avec toute assortie; la princesse de Galles était en velours gris foncé et toque ornée de plumes; la princesse Victoria en bleu nattier; la princesse Mary de Galles en robe bleu de Saxe.

Le prince Edouard de Galles portait l'uniforme du collège naval royal. Après le mariage, une réception eut lieu à Anmer Hall. Au nombre des personnes présentes :

S. M. la reine Alexandra, avec sa fille la princesse Victoria; la princesse de Galles, lady Bristol, lady Normanston, sir William et lady Prokes, lady Hyton, le contre-amiral et Mme F. Hamilton, le commandant et Mme Godofroy Faussett, le Rév. F. P. Farrar, etc. (*New York Herald*.)

— AU PAYS DU SOLEIL

— LL. AA. RR. le prince et la princesse Louis d'Orléans et Bragance, arrivés hier soir à Cannes, sont descendus chez leur beau-père et père, Mgr le comte de Caserta.

DEUIL

— On apprendra avec le plus vif regret la mort de la princesse Emma de Croÿ, sœur du duc de Croÿ, des princes Alexis et Georges de Croÿ, de la princesse de Croÿ-Sobole, de la comtesse de Chabrilan, de la baronne de Landsberg et de la princesse L. de Polignac, décédée jeudi dernier à Paris, 48, avenue Marceau.

Née à Dülmen, le 26 juin 1826, elle était la grand-tante du duc actuel de Croÿ. Les obsèques seront célébrées le lundi 11 janvier, à dix heures, en l'église Saint-Pierre de Chaillot.

Suivant la volonté de la défunte, il n'y aura pas de lettres de faire-part. On est prié de considérer cet avis comme une invitation.

Le corps sera transporté à Dülmen (Westphalie), où aura lieu l'inhumation.

— C'est ce matin, à dix heures, qu'on célébrera à Saint-Louis d'Antin les obsèques de M. Charles Veyrac, le regretté agent de change parisien.

— Nous apprenons la mort : — De M. André Besnus, paysagiste très apprécié, élève de Léon Cogniet, décédé à Paris, 24, rue Mayet, à l'âge de quatre-vingts ans passés. Les obsèques seront célébrées ce matin, à neuf heures, en l'église Saint-François-Xavier. L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse.

— De M. Marcel Raboult, avocat à la cour, décédé à l'âge de soixante-quatre ans, Second secrétaire de la conférence sous le bâtonnat de Grévy, il prononça l'éloge du célèbre Marie, ancien bâtonnier. Il fut membre du Conseil de l'Ordre de 1895 à 1899. Ses obsèques seront célébrées demain : — De M. Piat, beau-père du baron Vuillet, décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans : — De M. Renard, lequel bien connu, président du Conseil d'administration des pompes funèbres de la banlieue parisienne, décédé à Paris, 50, boulevard de Courcelles ; — De M. Fernand Delavay, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé subitement au château de Rabat (Vienne).

— On a célébré hier, en l'église de Fay, les obsèques du marquis d'Agout, chevalier de la Légion d'honneur.

Le deuil était conduit par le comte de Montmarchand, le comte Gabriel de Montmarchand, beaux-frères du défunt : le comte Maxime du Chayla, le vicomte Anatole de Lorgeril, le vicomte de Montmarchand, le vicomte Roland de Montmarchand, le R. P. de Montmarchand S. J., M. Joseph de Montmarchand, le comte Robert d'Olliviamson, ses neveux ; MM. Armand, Maxime et Antoine du Chayla, Henri d'Amegny, Gonzague et Henri de Lorgeril, le comte Henri de Martin-Donos, ses petits-neveux.

Ferrari.

A l'Etranger

Guillaume II et la « Deutsche Revue »

J'ai lu moi aussi, pour ne pas me faire remarquer, cet article de la *Deutsche Revue* dont il est tant question ; et j'ai trouvé des plus intéressants, sans doute, parce que je ne suis pas étranger. Toutes ces considérations sur la guerre moderne, sur la guerre prochaine, étaient fort instructives au simple territorial qui je suis encore pour trop peu d'années. Ainsi donc, il faut renoncer aux longues guerres ; et les trop gros bataillons n'auront pas forcément la victoire. Nous nous battons sur un front extrêmement étendu. Un million d'hommes suffira, de chaque côté, à saturer la frontière. Il faudra procéder à des attaques de flanc, ne pas laisser des ressources inutilisées sous prétexte de ménager une réserve qui interviendrait au moment psychologique, comme autrefois la Garde :

Allons, faites donner la Garde, cria-t-il...

Il faudra s'abriter, s'avancer de couvert en couvert, ramper. Il faudra emporter une grande quantité de cartouches. Cette guerre, par l'ordre dispersé, par l'affût et le tir, ressemblera beaucoup à la chasse. Enfin, on tuera très peu de monde. Une seule des journées sanglantes de 1870 avait coûté plus de morts que la bataille de Mookden qui mit aux prises Russes et Japonais pendant deux semaines entières. Au lieu de 40 ou 50 morts sur 100 combattants, comme on a vu dans les guerres de Frédéric et de Napoléon, il n'y aura que 2 ou 3 pour 100. L'article de la *Deutsche Revue* est sort très intéressant.

L'auteur de l'article est, paraît-il, le général comte de Schlieffen, ancien chef de l'état-major général, un récidiviste du pessimisme. Après avoir préparé dans tous les détails une campagne contre la France, en 1903 et 1904, il cherchait à prouver que son travail était bon en pronant la guerre préventive. Mais, au printemps de 1905, un cheval — dont les Français avaient, sans doute, acheté la complicité par un riche présent d'avoine — cassa d'une ruade la jambe du général de Schlieffen, qui fut mis à la retraite. Le coup de pied du cheval n'avait pas coupé la langue du général qui prononça, quelques mois après l'accident, un grand discours devant la statue de Moltke ; et c'est le soir de ce jour que

Guillaume II émut beaucoup les pacifiques et un peu les autres par son toast sur la poudre sèche et le sabre bien aiguisé. Tel est le personnage dont le récent écri a retenu l'attention de l'Empereur. Je ne puis comprendre que l'on se scandalise et même que l'on s'étonne quand Guillaume II lit un article militaire très bien fait et quand il en parle à ses généraux. De quoi devrait-il donc s'entretenir avec eux ? D'une modification prochaine aux règles du bridge, d'une recette de cuisine, ou d'un usage nouveau dans les dîners en ville ? Je ne sais pas...

Il est vrai que l'article de la *Deutsche Revue* indiquait avec insistance les précautions militaires que tous les voisins de l'Allemagne ont dû prendre pour protéger leur indépendance, leur sécurité, voire même leur neutralité. Etant donné l'esprit inquiet des chauvins allemands et leur façon habituelle d'interpréter la cause et l'effet, les mesures de défense deviennent, dans l'article du général de Schlieffen, autant de menaces. L'Allemagne apparaît comme un pays investi de toutes parts, encerclé par des peuples animés d'intentions mauvaises. L'ancien chef d'état-major a, cependant, indiqué d'une manière assez complète et assez saisissante les raisons que l'on a de croire, malgré tout, au maintien de la paix.

Mais comment décrire le quasi-isolément militaire de l'Allemagne, sans mettre en cause la diplomatie qui a provoqué entre les nations ces rapprochements, ces alliances et ces ententes qui ont pour but de préserver la paix contre toutes les entreprises de la force ? La susceptibilité des officiers de la chancellerie fut tout de suite en éveil. Est-ce que, par hasard, Guillaume II se permettrait de critiquer la diplomatie de M. de Billow ? N'a-t-il donc pas abdiqué toute pensée personnelle, depuis le 17 novembre ? Les cheveux repoussaient-ils sur le crâne du Mérovingien ténébreux et mis au cloître ? Diable ! Aussitôt les officiers de la chancellerie affectent une grande émotion. Et, finalement, le journal officiel, le *Reichsanzeiger*, publie une note explicative qui ressemble à des excuses.

L'entretien de l'Empereur allemand avec ses généraux fut, nous dit-on, militaire, uniquement militaire ; et Guillaume II, qui connaît ses devoirs nouveaux, n'a pas eu l'outrecuidance d'aborder « les considérations politiques ». Le prince de Billow est bon prince avec son souverain. Il autorise encore les propos militaires. On ne confisque pas encore l'épée de l'Empereur pour la remplacer par une quenouille. Mais, pour Dieu ! qu'il se taise. Il y a toujours des indiscrets qui répètent les paroles impériales. Et la *Gazette de Cologne*, à sur ce sujet, une homélie extraordinaire, d'un ton papal jusqu'à la bouffonnerie, ont sont décrits et développés les périls de l'indiscrétion... Ah ! quel malheur pour un souverain quand ses moindres gestes sont toujours épiés et rapportés ! Ah ! comme il est sage de ne rien dire, de ne rien lire, de se laisser entourer de bandelettes et momifier vivant !... Excellente *Gazette de Cologne* ! On croirait entendre le discours d'un magistrat qui condamne, avec des mots tout confus, son élève au séquestre — dans l'intérêt de l'élève, naturellement.

Eugène Lautier.

DERNIÈRES NOUVELLES

Guillaume II

Berlin, 8 janvier.

Le *Moniteur de l'Empire* publie la déclaration suivante :

L'Empereur a eu, le 2 janvier, comme chaque année, un conseil avec les généraux commandants de corps réunis ici pour leur présenter leurs félicitations. Les déclarations du souverain n'étaient pas destinées à la publicité et n'auraient pas dû être l'objet d'une discussion publique. Malgré cela, des renseignements concernant cet entretien ont été communiqués à la presse.

En réponse aux attaques auxquelles on s'est livré à ce sujet dans les journaux étrangers, nous constatons que l'entretien n'a eu trait qu'à des questions militaires. Après avoir examiné les renseignements fournis au point de vue de la tactique par les dernières manœuvres, l'Empereur a fait allusion à une étude théorique qui a été publiée récemment et dans laquelle on expose les caractères que présente la guerre moderne et l'influence des nouvelles armes sur la façon de combattre.

Quant aux idées et aux prévisions politiques qui sont aussi contenues dans cette étude militaire, le chef des armées allemandes ne s'en est pas du tout occupé dans son exposé.

La crise orientale

Vienne, 8 janvier.

On mande de Constantinople que la reprise des négociations austro-turques aura lieu demain ou après-demain.

Berlin, 8 janvier.

Le *Neues Wiener Tageblatt* apprend de bonne source que l'ambassadeur de Turquie à Vienne a reçu l'ordre de régler rapidement les questions pendantes avec l'Autriche. — BONNEFON.

Vienne, 8 janvier.

Le gouvernement serbe a donné complète satisfaction à l'Autriche.

M. Milovanovitch a, en effet, déclaré hier à M. Forgach, ministre d'Autriche, que, dans son discours il n'avait voulu marquer aucune tendance agressive contre cette puissance.

M. Milovanovitch a déclaré ensuite regretter que ses paroles au sujet de la Bosnie aient été considérées, en Autriche, comme une déclaration antimaculaire et que sa critique, à la Skoupchtina, de l'administration intérieure de la Bosnie ait déplu à Vienne.

Constantinople, 8 janvier.

Un vapeur allemand provenant de Hambourg avait débarqué à Beyrouth 392 sacs de sucre qui furent transportés dans des boutiques ; mais la population, apprenant que le sucre était autrichien, a exigé qu'on le rembarque à bord de mahonn.

Le marquis de Pallavicini a déposé une plainte au sujet d'une manifestation qui s'est produite mercredi dernier contre deux dames musulmanes entrées dans un magasin autrichien.

Vienne, 8 janvier.

Le *Zeit* annonce que la constitution de la Bosnie et de l'Herzégovine sera préalablement promulguée au printemps, mais que les négociations qui se poursuivent à ce sujet entre Vienne et Budapest présentent quelques difficultés.

Berlin, 8 janvier.

On télégraphie de Prague au *Lokal-Anzeiger* :

La police a saisi une dépêche venue de Bolgrade et adressée par le Club de la Jeunesse serbe au Club national social tchèque. Elle est ainsi conçue : « Argentin ! »

Le député Kiofack, chef du parti tchèque, publie ce soir un article dans lequel il cite une lettre adressée à son parti, où il est dit : « Tenez-vous prêts pour 20 février : Engagez des relations avec Saint-Petersbourg et Varsovie ; favorisez la propagande antimilitariste, etc. »

M. Kiofack déclare que lettre et dépêche sont des fausses nouvelles de police provocateur nommé Maschek. — BONNEFON.

Berlin, 8 janvier.

Le *Lokal-Anzeiger*, qui s'inspire souvent de sources officieuses, se montre plutôt pessimiste sur l'état de négociations de paix entre les deux pays. Les négociations vont bien reprendre, à ce qu'on dit, entre Vienne et Constantinople, après les fêtes du Beïram, mais quel sera leur succès.

Quant aux relations entre Saint-Petersbourg et Vienne, elles sont certes des moins favorables ; l'absence momentanée du comte Berchtold de Saint-Petersbourg n'est pas faite pour faciliter entre les deux pays un rapprochement sur cette question.

Vienne, 8 janvier.

Dans les milieux diplomatiques, on se montre très ému d'un article de la *Zeit*, qui contient le passage suivant :

« Nous nous sentons d'autant plus assurés de l'appui amical du gouvernement allemand, que, malgré le besoin apparent d'être assistés que nous éprouvons, ce n'est pas nous, à l'heure présente, qui, dans l'alliance, sommes les bénéficiaires, mais bien l'Allemagne. En effet, ce n'est pas contre nous que dirigée l'inlassable politique d'encerclement poursuivie par l'Angleterre, mais contre le concurrent allemand si redouté. »

Les conventions de Reval visaient à détruire dans la monarchie austro-hongroise tout germe de fidélité à la Triple-Alliance et toutes les hostilités que rencontre l'annexion de la part de l'Europe disparaîtraient d'un seul coup si nous faisons mine de renoncer à l'alliance avec l'Allemagne. Si l'Allemagne nous laissait en plan aujourd'hui, ce n'est pas nous qui serions isolés demain en Europe, mais bien l'Allemagne. »

lettre adressée à son parti, où il est dit : « Tenez-vous prêts pour 20 février : Engagez des relations avec Saint-Petersbourg et Varsovie ; favorisez la propagande antimilitariste, etc. »

M. Kiofack déclare que lettre et dépêche sont des fausses nouvelles de police provocateur nommé Maschek. — BONNEFON.

Berlin, 8 janvier.

Le *Lokal-Anzeiger*, qui s'inspire souvent de sources officieuses, se montre plutôt pessimiste sur l'état de négociations de paix entre les deux pays. Les négociations vont bien reprendre, à ce qu'on dit, entre Vienne et Constantinople, après les fêtes du Beïram, mais quel sera leur succès.

Quant aux relations entre Saint-Petersbourg et Vienne, elles sont certes des moins favorables ; l'absence momentanée du comte Berchtold de Saint-Petersbourg n'est pas faite pour faciliter entre les deux pays un rapprochement sur cette question.

Vienne, 8 janvier.

Dans les milieux diplomatiques, on se montre très ému d'un article de la *Zeit*, qui contient le passage suivant :

« Nous nous sentons d'autant plus assurés de l'appui amical du gouvernement allemand, que, malgré le besoin apparent d'être assistés que nous éprouvons, ce n'est pas nous, à l'heure présente, qui, dans l'alliance, sommes les bénéficiaires, mais bien l'Allemagne. En effet, ce n'est pas contre nous que dirigée l'inlassable politique d'encerclement poursuivie par l'Angleterre, mais contre le concurrent allemand si redouté. »

Les conventions de Reval visaient à détruire dans la monarchie austro-hongroise tout germe de fidélité à la Triple-Alliance et toutes les hostilités que rencontre l'annexion de la part de l'Europe disparaîtraient d'un seul coup si nous faisons mine de renoncer à l'alliance avec l'Allemagne. Si l'Allemagne nous laissait en plan aujourd'hui, ce n'est pas nous qui serions isolés demain en Europe, mais bien l'Allemagne. »

Au Maroc

Berlin, 8 janvier.

Un grand journal de Hambourg, le *Hamburger Correspondent*, publiera demain l'information suivante :

« On ne sait rien dans les milieux compétents du projet d'une commission permanente destinée à régler les difficultés marocaines ; il y a eu, sans doute, confusion et ce projet existait à Berlin, ce qui n'est pas le cas, on ne voit pas pourquoi on accorderait à l'élément français une place favorisée dans la commission. La France se réclame de ses traités spéciaux avec le Maroc, cela doit lui suffire. — BONNEFON.

Berlin, 8 janvier.

Dans les cercles bien informés, on dément comme dénuée de tout fondement l'information publiée dans le *Lokal-Anzeiger*, et suivant laquelle on prêtait aux milieux gouvernementaux français l'intention de voir instituer une commission internationale permanente, indépendante du corps diplomatique à Tanger, qui aurait eu pour but de régler tous différends actuels et futurs relatifs au Maroc.

M. Roosevelt et le congrès

Washington, 8 janvier.

M. Roosevelt n'a jamais vécu en très bonne intelligence avec le congrès, mais les relations du Président avec les deux Chambres prennent en ce moment un caractère tout à fait aigre.

Aujourd'hui, tandis que le Sénat chargeait sa commission judiciaire de rechercher si M. Roosevelt avait le droit de permettre à la corporation de l'acier des États-Unis d'absorber la Compagnie des fers et charbons du Tennessee, la Chambre des représentants discutait, devant un public des grands jours, un ordre du jour disant que la Chambre : considérant comme nulle et non avenue toute communication qui indique un manque de respect à son égard, refuse de passer une note de la portion du message du président Roosevelt relative à la police secrète et ajoutant que le message du 4 janvier qui ne répond pas aux demandes d'éclaircissement de la Chambre, porte atteinte aux privilèges de l'Assemblée en mettant en doute l'intelligence et les mobiles des représentants dans l'exercice de leurs fonctions constitutionnelles.

On se rappelle que le passage du message annuel de M. Roosevelt, incriminé par la Chambre, insinuant qu'en refusant les crédits de la police secrète, les membres de la Chambre étaient inspirés par la crainte qu'eux-mêmes ne fussent l'objet des recherches de la police secrète.

La discussion a été très chaude. Un orateur a établi que M. Roosevelt avait fait filer par un détective le sénateur Tillman, pour savoir s'il n'était pas compromis dans une affaire louche de vente de terrains.

Un huissier de la Maison-Blanche, qui est entré dans la salle pour remettre au speaker différents documents, a été conspué.

Les grandes manœuvres allemandes

Berlin, 8 janvier.

Le *Lokal-Anzeiger* apprend que les manœuvres impériales de cette année auront lieu entre le XIII^e corps d'armée, du Wurtemberg, et le XIV^e de Bade. Le terrain de manœuvres s'étend probablement entre Stuttgart et Heilbronn.

Mort d'un prélat

Rome, 8 janvier.

Mgr Grabiniski, secrétaire de la congrégation du cérémonial, ce qui lui donnait au Vatican le poste équivalent à celui d'intendant des ambassadeurs, est mort ce matin, à Rome, des suites d'une opération de l'appendicite. Mgr Grabiniski appartenait à une noble famille originaire de Pologne, établie depuis plus d'un siècle à Bologne. — FELIX II.

COURTES DÉPÊCHES

— Une dépêche de Madrid annonce la promulgation d'une convention commerciale franco-espagnole.

Le roi Manuel s'est embarqué hier à Lisbonne sur le yacht royal pour faire une croisière le long des côtes du Portugal pendant quelques jours.

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, est parti hier de Tunis pour Sousse et Kairouan.

Ferid pacha, ancien grand vizir, a quitté hier Constantinople se rendant à Paris. C'est son premier voyage en Occident.

M. Boppé, conseiller de l'ambassade de France à Constantinople, est parti hier de cette ville pour Paris.

A la suite des incidents qui se sont produits récemment au théâtre de Thionville, au cours d'une représentation de la *Fille de Roland*, donnée par une troupe française en tournée. Il a été défendu aux officiers de la garnison de Thionville d'assister aux représentations françaises.

Des troubles assez graves ont éclaté à Mossoul où un cheik kurde a été tué avec sa famille et où, dans une bataille entre les habitants et les soldats, il y a une trentaine de morts et une cinquantaine de blessés.

Le Comité interparlementaire pour l'arbitrage s'est réuni hier à Bruxelles, sous la présidence de M. Beernaert, ministre d'Etat.

La police de Cologne a arrêté un bras armé de Strasbourg qui avait pris part à un

vol avec effraction à Nancy et qui avait en core sur lui 8,000 francs.

— Trois incendies ont éclaté simultanément dans le quartier des affaires jeudi soir à New-York. Le feu a été éteint, sans pompe à incendie, par un nouveau système de haute pression qui permet d'emprunter directement l'eau du fleuve.

— Un grave accident s'est produit à Tynes : l'éroulement d'un échafaudage a entraîné six ouvriers dont un a été tué et les cinq autres grièvement blessés.

— Hier on a jugé à Leipzig le maçon Hubert, accusé d'avoir livré des secrets militaires au gouvernement français. Les débats ont lieu à huis clos. Hubert a été acquitté faute de preuves.

Figaro à Londres

LA VISITE D'EDOUARD VII A GUILLAUME II

Berlin est confirmé.

Dans les milieux officiels on attache la plus haute importance à la rencontre du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Allemagne ; on espère qu'Edouard VII le Pacifique pourra exercer utilement sa haute influence dans l'intérêt de la paix européenne.

On est persuadé ici que si l'Allemagne le voulait, elle pourrait faire comprendre à son allié l'Autriche l'urgence qu'il y a à régler de façon satisfaisante pour toutes les parties intéressées les questions balkaniques. Il ne faudrait pas en conclure que le gouvernement a modifié le mode du monde son attitude vis-à-vis des Slaves du Sud ou de la Turquie. Sir Edward Grey, lors des entretiens qu'il eut au Foreign Office avec M. Milovanovitch, l'avait assuré des sympathies de l'Angleterre pour les revendications si justes de la Serbie ; le gouvernement britannique, avait ajouté le ministre anglais, appuiera de toutes ses forces toute proposition que la Serbie considèrera comme satisfaisante, pourvu qu'elle soit soumise à la conférence par une puissance plus désignée que l'Angle

tée avec beaucoup d'esprit, de verve, d'émotion, et très habilement conduite jusqu'au touchant dénouement.

Bien en retard, maintenant, je signale le roman que M. Gaston Auvard a publié sous le titre : *Désenparé*, et qui, d'ailleurs, brillamment fait son chemin dans le monde; il m'est agréable, ayant laissé passer l'occasion de le saluer lors de son apparition, de pouvoir aujourd'hui constater son heureuse fortune et dire combien elle est méritée. C'est une œuvre, très émouvante, écrite dans une langue sobre et concise, où le drame éternel de la passion et du devoir, de l'amour et de la foi, est évoqué au cours d'une dramatique et palpitante aventure dont Théron, Valentine Duvergier, une belle figure de femme croyante et passionnée, nous offre le spectacle rare, et un peu étonnant dans notre temps, d'un sublime et volontaire renoncement.

C'est encore, les « contes et nouvelles » d'une note si originale et si touchante publiées par M. Francis Beuf, sous le titre *Gerbes grises*. L'auteur, dont notre Abel Faivre a dessiné le profil à la première page du livre, a voulu, dans son œuvre, unir, aussi, « intimement qu'il lui était possible, sa tristesse et son amour de la nature », formant le vœu que sa lecture donne « à ses enfants le goût de la simplicité, du labeur et de l'harmonie ».

Parmi les autres romans de cette longue quinzaine, voici dans la « Petite Bibliothèque de la Famille » : *Criminelle par amour*, de Arch. Claverling Gunter; *le Tréfil rouge*, de Norbert Seyestre; *le Voleur*, de Charles Géniaux; et, toujours, dans la littérature candide et virgine, la *Bague d'opale*, de Marjany; *les Vacances de Guignollette*, de Mathilde Alancie; puis, littérature infiniment moins chaste, la *Tournée du Petit Duc*, de Willy, et enfin, la *Déroutée*, de G. Erastoff, traduit par Marie Redgar et Jamm. Karmor; la *Grande Ombre*, de A. Conan Doyle, traduit par Albert Savine; *Cœur de chez nous*, contes du terroir par M. Boulé; la *Rose entrouverte*, de M. René Turpin.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, LIVRES DIVERS. — Longtemps encore les soldats de Napoléon défrayeront la chronique et l'histoire; longtemps encore nous vibrerons au récit de leurs exploits et nous aurons beau faire les fanfarons du pacifisme, nous serons toujours empoignés par le spectacle de leur héroïsme. Même notre goût pour ces récits de bataille, de vaillance et de mitraille, ne fut jamais si vif, et après avoir dévoré les récits et les mémoires des maréchaux et des généraux, nous nous jetons sur les moindres notes des plus humbles officiers; et nous avons raison, car ces notes présentent souvent un merveilleux intérêt et nous révèlent des figures tout à fait admirables. Telles celles que M. Gustave Schlumberger, dont on connaît les beaux travaux sur les « soldats de Napoléon », vient d'exhumer en deux volumes parus chez Plon : le *Journal de route du capitaine Robinaux (1803-1832)* et *Lettres du commandant Coudreau à son frère (1804-1813)*.

Vraiment il méritait de sortir de l'oubli, ce commandant Coudreau, qui représente d'une « manière extrêmement frappante, le type le plus brillant de l'officier du premier Empire; brave à l'excès, racontant comme la chose la plus simple du monde ses plus graves blessures; amoureux fou de son métier, de son pays; hardi, énergique à un degré rare; avec cela, insouciant, plein d'une gaieté vraiment française; adorant les femmes et le plaisir; puis, en même temps, esprit sérieux et réfléchi, écrivant ses lettres en un très bon style. Ces lettres, elles sont d'un intérêt passionnant et nous font suivre en des étapes ardentes la belle carrière qui conduisit le commandant Coudreau de Fontainebleau en Prusse, puis en Pologne; à Smolensk, à la Moskova, à Krasnoé. C'est pour l'histoire de l'épopée un document tout à fait précieux et vivant.

Bien belle figure aussi, plus curieuse peut-être encore, celle de ce capitaine Robinaux dont M. Schlumberger nous restitue « le journal de route ». Robinaux; ce fut le soldat paysan; son récit de guerre, présenté en trois modestes cahiers noués d'une humble cordelette, est, en un style fort ordinaire sans aucun mérite littéraire, aucune qualité brillante; humble et touchant journal de route d'un paysan de France, qui marcha tout droit devant lui à la suite de ses chefs, content, résigné, ne murmurant jamais, notant chaque soir exactement chaque combat, chaque fait important, se battant héroïquement à Lützen, Bautzen, à Leipzig où il manque se noyer, à Hanau, dans vingt endroits encore. Son naïf récit, par la force même des choses, prend presque l'allure d'une épopée. C'est le type du vrai fantassin de Napoléon, résolu à suivre jusqu'au bout du monde à travers tous les périls son Empereur adoré.

Dans l'histoire napoléonienne encore, voici : *les Gardes d'honneur du premier Empire*, par le lieutenant Bucquoy; la *Citoyenne Bonaparte*, par M. Imbert de Saint-Amand. C'est aussi dans la si précieuse et si intéressante collection de Pasquellé : « L'Elite de la Révolution », les *Discours et Rapports de Robespierre*, avec une introduction et des notes, par Charles Vallay; et à travers les temps et les sujets les plus divers, un savoureux volume publié par M. Arthur Chuquet, sous le titre *Episodes et Portraits*, où revivent tour à tour : le sans-culotte Saint-Huruge, le sergent Philippiot, le chef d'escadron Chlapowski, la marquise de Lagne, la baronne du Montet, d'autres encore, et qui ne valent non pas seulement, comme dit modestement l'auteur, « par le nombre des faits et des jugements », mais aussi par la façon dont ils contiennent, mais aussi par leur très vif intérêt propre et par l'art du récit.

Enfin, beaucoup plus près de nous, en un temps qu'on ne peut évoquer sans un serrement de cœur, celui de l'année terrible, la *Comtesse de Valon*, « Apollonie de la Rochelambert », « souvenirs de sa vie », sa famille, ses amis, ses correspondants », racontés par M. Gustave Clément-Simon en un beau livre paru chez Plon, dans la préface duquel l'auteur nous présente son héroïne, être de sélection par excellence. « La nature physique, l'intelligence, les manières, les goûts n'eurent jamais chez elle rien de banal; au contraire, toutes ses qualités étaient marquées d'un cachet de haute distinction et de grâce exquise.

L'action du milieu social ne la touchait, nulle part. L'actualité ne l'a pas gouvernée; c'était une femme d'autrefois, plus qu'une femme d'aujourd'hui. » L'étude de cette personnalité d'élite mêlée si intimement à l'histoire du second Empire, et surtout à celle de la guerre de 70, où ses amitiés allemandes lui permirent de rendre à sa patrie de si beaux et si émouvants services, présente, on le conçoit, un vif et poignant intérêt. Les lecteurs du *Figaro* en sont informés; ils ont, en effet, suivi, cet été, le remarquable et complet commentaire qui en publia ici M. Jacques Crépét.

A signaler encore, dans le domaine historique, *Sur l'au-delà de la Patrie*, du commandant A. Richard, préfacé par M. Henry Houssaye; une intéressante *Histoire de Bourgogne, au jour le jour*, de 48 mars, 28 mai 1871 — de M. Elie Reclus; *Anglais et Français* — « les Anglais au combat. Fontenoy, Ligny et Waterloo » — par le M. général Zurlinden; *Les Sforza et les Arts en Milanais (1450-1550)*, par Gustave Clausse.

M. André Pavie nous offre en un précieux volume des *Mémoires romanesques*, des lettres inédites de Sainte-Beuve, David d'Angers, Mme Victor Hugo, Mme Ménessier-Nodier, Paul Foucher, Victor Pavie, etc.

M. Léo Claretie nous présente gracieusement des *Souvenirs littéraires*, où il nous parle des calembours des gens tour à tour sérieux, de Napoléon essayiste, de la littérature au Soudan, d'Alfred de Musset et de la Muse verte, et de bien autre chose encore; M. Gabriel Faure a fait, en une jolie plaquette, un choix des *Paysages passionnés*, qui l'enchantèrent et avec lesquels il sut nous enchanter; ainsi nous revoyons à la suite de ce guide poétique et enthousiaste : les jardins d'Aphrodite, le pays de Tristan, le lac de Côme, la terrasse de Pérouse, et surtout ces jardins de laurier-roses de Bellagio, à l'enivrant parfum; M. Pierre de Crisey nous donne un très pénétrant *Essai sur Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly*, chevalier de vérité, qui combattit avec sa plume comme il eût combattu avec son épée s'il était né au temps des Croisades.

Et c'est enfin, art et science mêlés : le *Musée de Grenoble*, un superbe ouvrage publié par M. le général de Beylié qui, non content d'avoir enrichi ce musée, s'applique aujourd'hui à le faire connaître; ce volume, avec ses 388 gravures, fera bonne figure dans la belle série des « musées et collections de France »; M. Arthur Couard publie une étude musicale sur *Berlioz*; M. Ed. Pilon nous restitue en un joli volume les *Bonnes fées d'Antan* et les gracieux contes de Mme d'Aulnoy, de Mme de Murat, de Mme Pauline de Beaumont, etc... Notre distingué confrère, M. Max de Nansouty, publie dans la série la « Vie quotidienne », un recueil de conférences qu'il fit sur ce sujet : le *Machinisme, son rôle dans la vie quotidienne*. D'un très vif agrément littéraire, ce volume présente aussi un grand et très accessible intérêt scientifique et démontre de la façon la plus judicieuse et la plus décisive, combien, en général, la machine est précieuse pour l'amélioration du sort du genre humain; M. Georges Deherme, en un très ardent volume, la *Démocratie vivante*, nous explique la méthode et l'aplanissement qui dominèrent la création de ces universités populaires qui firent tant de bruit.

Et enfin, M. René Thorel publie un ouvrage d'une très copieuse et très alléchant documentation, intitulé *Un Cercle pour le soldat*, « livre écrit pour nos fils quand ils seront soldats », où l'auteur, avec une louable ardeur, s'emploie à découvrir une multitude de moyens pour occuper les loisirs du soldat en dehors de la caserne et surtout à la caserne, où il installe des salles de lecture, de récréation, de jeux, de conférence, c'est à peine, sans doute, s'il restera un petit coin pour faire l'exercice. Ma parole, c'est à renoncer au métier de pékin !

Ph.-Emmanuel Glaser.

Contre la S. P. A.

On entend par S. P. A. la Société protectrice des animaux. Elle a, depuis trois jours, une mauvaise presse. On lui reproche de vieillir (elle a soixante-quatre ans), et de ne plus faire très bien son métier. On lui cite l'exemple de villes où les chevaux surtout sont infiniment mieux protégés qu'à Paris : Londres, notamment, où les chevaux attelés trouvent, pour se désaltérer, des fontaines aux carrefours; Saint-Petersbourg, où il est défendu aux cochers d'avoir un fouet; New-York, où une « société scolaire d'humanité », qui a pour objet la protection des animaux, a recruté parmi les écoliers des Etats-Unis quatre millions d'adhérents. On cite la Suède; on cite la Belgique; on cite un peu tous les pays.

Il est clair pourtant qu'avec la meilleure volonté du monde et beaucoup plus d'argent encore qu'elle n'en a (quoiqu'elle en ait beaucoup) la S. P. A. ne saurait, à elle seule, réaliser au profit des bêtes en général, et des chevaux en particulier, tous les progrès dont on lui jette l'exemple à la figure. On ne voit pas bien comment cette société s'y prendrait pour interdire aux cochers de Paris l'usage du fouet; ni où elle prendrait les ressources suffisantes à la création de fontaines pour chevaux, à l'instar de Londres.

A supposer que la S. P. A. puisse rendre certains services qu'elle ne rend pas, il serait injuste, je crois, d'attendre d'elle qu'elle le rende tous. Son budget et son autorité ont des limites; et dans l'œuvre de protection et d'amélioration du sort des bêtes, les pouvoirs publics ont des devoirs à remplir, ou l'initiative privée ne les suppléera jamais que difficilement.

En fait, cette campagne semble avoir son origine dans une suite d'incidents d'ordre d'intérieur; qui ont vivement agité la Société ces jours-ci, et dont un sociétaire, (anonyme), adressait avant-hier au *New York Herald* le récit. Le sociétaire en question produit contre la S. P. A. trois griefs.

Il reproche à la direction son intolérance et sa mauvaise gestion; il se plaint qu'elle ait introduit comme administrateur dans le conseil, ces jours-ci, un « vivisection » avéré; il proteste enfin contre l'odieux sévère d'un certain article 72 du règlement, dont l'application finira

par rendre cette Société de protecteurs de bêtes inhabitable aux humains.

Je suis allé demander au président de la S. P. A. l'explication de ces horreurs. M. Coutaud, président de la Société depuis six ans. Il m'avoue que la vie n'est pas drôle tous les jours dans cette maison, mais que les animaux n'y sont pour rien. M. Coutaud, ancien fonctionnaire, est un homme accueillant, conciliant et doux, qui consacre gratuitement, comme tous ses collègues, ses loisirs à l'œuvre. Il ne nie point qu'on ne la puisse améliorer; mais il affirme qu'il ne faut pas s'alarmer outre mesure d'imputations dont il a reconnu déjà et dont il nomme sans colère les auteurs. Il y a eu, paraît-il, aux dernières réunions (très mouvementées) de la S. P. A., des ambitions déçues, des vanités froissées... Alors, on se venge.

Et M. Coutaud, tient d'abord à le rassurer. La S. P. A. ne réchauffe nul vivisectionneur dans son sein. Le nouvel administrateur élu est un vétérinaire, M. Picot, qui a fait naguère de la vivisection, comme en font sous les yeux de leurs maîtres tous les élèves d'Alfort, mais qui n'admet cet exercice que dans la mesure stricte qu'il impose un devoir professionnel absolu.

L'article 72, si vivement incriminé par le correspondant anonyme du *Herald*, débute ainsi :

Art. 72. — En outre des peines que le président, chargé de la police des séances, en réunions du Conseil ou en Assemblée générale, peut prononcer, pour maintenir l'ordre momentanément troublé ou réprimer un manquement accidentel aux règles de la bienséance, il sera décidé, après enquête, si des pénalités seront encourues par des sociétaires s'étant rendus coupables d'actes enlevant l'honneur ou d'actes nuisibles aux intérêts de la Société.

La plus sévère des peines prévues est l'exclusion. Elle a été récemment prononcée, après enquête et plaidoiries, contre un membre influent du Conseil, reconnu coupable d'une grave indécence. *Inde ira...*

Et quant aux critiques qui visent la gestion, l'honorable président de la S. P. A. n'ose pas les croire très désintéressées non plus. Il ne se vante de rien. Il constate simplement que cette société, vieille de plus de soixante ans et qui possède une fortune de trois millions, n'a point périé depuis qu'il la dirige. Elle compte, à cette heure, 4.000 membres dont les deux tiers résident à Paris. En 1902, quand M. Coutaud fut porté à la présidence (honneur qu'il acceptait sans l'avoir brigué) la Société percevait 23.000 francs de cotisations annuelles; elle en perçoit 36.000 aujourd'hui. Elle comptait en 1902 dix legs à réaliser; elle en compte vingt-trois cette année. Le budget de dépenses — de dépenses utiles aux bêtes — sera, pour 1909, de 135.000 francs, en augmentation de 10.000 francs sur celui de l'an dernier.

Et, m'ayant donné ces chiffres, M. Coutaud sourit. Visiblement nul remords n'agit la conscience de cet ami si sincère des bêtes, qu'on le sent, contre les hommes même, sans rancune.

Emile Berr.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain notre intéressant feuilleton, MÉTROPOLE, de Upton Sinclair.

JOURNAUX ET REVUES

Un collégien

Ce sera Eugène Fromentin. En 1830 ou 31, comme il avait une dizaine d'années, on le mit au collège de la Rochelle. Ses études durèrent jusqu'en 1838; et il fut un excellent élève. M. Pierre Blanchon le raconte, dans la *Revue hebdomadaire*.

Il paraît que, beaucoup plus tard, à l'âge mûr, il savait encore le latin et le grec « à étonner les lauréats du grand concours ». A cette époque-là, on assure que les lauréats du grand concours savaient le grec et le latin.

En 1837, rhétoricien, il eut tous les premiers prix de sa classe; pour la version latine, le deuxième seulement. Et à la distribution solennelle des prix, il lut une *Apologie des lettres*, dont on voit que le titre n'est pas fameux.

« Philosophie », il fut encore le premier, même pour la physique, même pour la chimie, même pour l'algèbre.

Et, comme tout adolescent un peu gentil, cet Eugène Fromentin fit des vers. Son professeur de rhétorique en vit quel que chose et les apprécia. Le jeune Fromentin glissait volontiers un poème dans la boîte aux lettres du journal la *Charente-Inférieure* qui, plus d'une fois, le publia.

M. Pierre Blanchon a lu les vers de jeunesse d'Eugène Fromentin, lesquels, dit-il, ne sont pas bien extraordinaires. Il les compare à ce que font aujourd'hui et à ce que firent et feront toujours nos rhétoriciens, car il y a de l'unité dans l'histoire humaine.

Voici pourtant les quatrain d'un sonnet que cite M. Pierre Blanchon... Et je sais bien que le « nuage d'airain » n'est pas très bon; mais le reste me semble, en dépit de quelques négligences, à peu près délicieux :

UN NUAGE QUI PASSE

Souvent, par un beau jour, quelque nue incertaine, pâle et triste, égarée au fond du ciel serene, Passe sur votre tête, et son aile qui traîne, Vous jette une grande ombre et tache le chemin; Et, sur le sol ombre, tandis qu'il tombe à peine, Un rayon d'airain se découvre et se lève.

Un chand soleil jaunit autour de vous la plaine, Et les villages blancs vous rient dans le lointain...

Les tercets, M. Pierre Blanchon ne les donne pas. Sans doute lui ont-ils paru médiocres.

Mais les quatrain sont charmants. Une chose plait ici : la forme est dépourvue de toute originalité, de toute individualité; mais la pensée, pourtant fort simple, révèle Fromentin parfaitement.

Dans un journal de La Rochelle, ce jeune homme publia encore le compte rendu d'un sermon. Puis, il écrivit un fragment de drame, qui ressemble beaucoup, dit M. Pierre Blanchon, à la *Coupe et les Lèvres*. Et il composa quelques « notes critiques », relatives à Sainte-Beuve...

Ensuite, il fut un grand garçon.

André Beaumier.

La Presse de ce matin

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Le Petit Parisien :

De Berlin.

Déclarations du général comte de Schlieffen, ancien chef d'état-major, qui a écrit l'article sensationnel que l'on sait dans la *Deutsche Revue* :

Si j'ai été amené à parler sommairement de la politique, ce fut uniquement pour donner au sujet le relief qu'il comportait et les considérations auxquelles je me suis livré ne s'agissent en rien de celles qu'on a vues cent fois dans les journaux.

D'aucuns ont trouvé que le langage que j'ai tenu était d'un bon sens; c'est possible; je suis surtout un soldat, peu habitué à traiter des questions où la politique peut intervenir; je n'ai certes voulu désolager au lieu de rassurer. Mais, d'autre part, l'article publié sous le voile de l'anonymé était point appelé à occuper la presse internationale; c'est à des circonstances fortuites qu'il a dû de sortir du milieu discret des lecteurs de la revue auxquels il était destiné.

Je dois ajouter que si l'empereur a appris sa publication et connu le nom de son auteur, ce n'est pas par moi. J'ignore donc les motifs qui ont pu le décider à donner lecture de ces pages aux commandants de corps, auxquels elles ne pouvaient, d'ailleurs, rien apprendre.

LA POLITIQUE

La Libre Parole, sous la signature de M. Drumont :

Si une guerre éclatait, elle surprendrait les Français dans les délices, les scandales, les pécuniés, les jeux de la Bourse et les jeux du cirque. Cette guerre ne surprendrait pas les Allemands, puisque leur Empereur les a prévus.

Si convaincu qu'un fond des sujets de Guillaume lui saurait gré de cette sincérité, j'imagine aussi que quelques-uns ne pourront pas s'empêcher de lui dire : « Mon pauvre Kaiser, vous voilà encoeuré; sera bien à vous de nous le dire, mais enfin comment se fait-il qu'un homme aussi malin que vous, un homme qui s'est tant agité et qui, pendant vingt ans, a eu tous les atouts dans la main, se soit laissé réduire à cette extrémité ? Au train dont vont les choses, l'Europe coalisée finira par vous envoyer à Sainte-Hélène, comme l'autre, sans que vous ayez rien à raconter à vos compagnons de captivité... »

Le Siècle, sous la signature de M. de Lénassan :

Le Sénat, après le renouvellement : Il en est, en somme, du Sénat comme de toutes les assemblées politiques : chacune a son caractère propre, résultant de son mode de formation, de ses habitudes de conduite, de l'âge du passé, de ses membres, etc.

Le Sénat a toujours été, dans notre troisième République, un élément pondérateur; il ne peut l'être parce qu'une vingtaine de députés radicaux viennent d'y entrer; mais sa pondération, au lieu d'être conservatrice, sera désormais démocratique.

L'Opinion :

Pendant la dernière législature, un riche banquier avait obtenu d'un député en mal de misère qu'il lui abandonnât sa circonscription. Par contre, le député avait promis sa vie durant, tout ce qu'il toucherait d'indemnité, qu'il se morant, n'était encore fixé qu'à 9.000 francs. Vient les 15.000... L'ex-député émit la prétention d'être compris dans l'augmentation. Mais le riche banquier n'est pas généreux et se fait tirer l'oreille. Le député, pour se faire, aux prochaines élections, dans un département du Centre, la candidature d'un ex-représentant du peuple, et le banquier se voit contraint de lui céder, à ce coup, des affaires de la France. Ce serait dommage pour elles.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal :

L'affaire Steinheil. A propos de la rencontre de Mme Steinheil et d'Alexandre Wolff, à Versailles, rencontre que nous signalons d'autre part :

M. Held, marchand de chevaux, 6 rue Borgne-Desbordes, a été entendu hier par M. Côme, juge d'instruction à Versailles.

Il a déclaré qu'il n'avait rien vu, qu'il avait rencontré, avenue de Paris, deux attelages paraissant venir de Saint-Cyr. Dans l'un se trouvait un marchand de chevaux comme sous le surnom de « Pipe » et dans l'autre, Alexandre Wolff, pris de qui se tenait une femme élégante, coiffée d'un immense chapeau de feutre et le visage couvert d'une voilette à l'usage des automobilistes.

Quant à M. Held, il a rencontré Alexandre Wolff et lui parla de sa rencontre. Wolff lui recommanda le silence.

AFFAIRES MILITAIRES

Les chiens ambulanciers. — Le chien, qui de tout temps a rempli avec une conscience admirable son rôle de chasseur et de gardien domestique, s'est vu transformé au cours des dernières années en auxiliaire de la police. Cette tâche ne suffisait pas à son ardeur humanitaire et c'est aujourd'hui le brassard à croix rouge de la convention de Genève qu'il arborait.

La question des chiens employés à la recherche des blessés, sur le champ de bataille, étudiée en Allemagne, en Hollande, en Suède, en Italie et en Angleterre, est reprise en France par la Société nationale du chien sauteur.

Des essais furent faits à Bordeaux en 1907, aux manœuvres de camps de santé, et renouvelés en 1908 à Nancy.

Les résultats ont confirmé les expériences faites antérieurement au cours des guerres du Transvaal et de Mandchourie, où, en une seule journée, à la bataille du Cha-Ho, trois chiens sauteurs, envoyés d'Allemagne, retrouvaient vingt-trois blessés.

Ce fait montre de ce que seraient capables des masses suffisamment nombreuses. Leur éducation s'impose d'autant plus que la relève des blessés sur le champ de bataille sera rendue plus difficile par les conditions de la guerre moderne.

Sait-on d'ailleurs quelle proportion de disparus figure au contrôle des armées un lendemain de bataille ? Ce sont, par exemple, l'indication à la bataille de Saint-Privat, pour 144 tués, et 6.700 blessés, on compte 4.420 disparus. Sans doute, bon nombre de ces derniers durent être des déserteurs, mais beaucoup n'étaient que de malheureux blessés, assez vaillants encore pour se traîner vers quelque endroit où ils comptaient trouver le salut, mais que leurs forces abandonnées avant d'avoir atteint le but.

Le chien sauteur est un découvreur si infatigable dans les taillis où les fossés où ils moururent loin du regard des brancardiers.

LA JOURNÉE

Messe de « Requiem » : Anniversaire de la mort de l'empereur Napoléon III (Saint-Augustin, midi).

Obsèques : M. Charles Veyrac, agent de change (Saint-Louis d'Antin, dix heures). — M. Amédée Besnus, le paysagiste bien connu (Saint-François-Xavier, neuf heures).

Cours et conférences : M. Nast : « Les Lignes sociales d'acheteurs » (Progrès féminin, 51, rue Blanche, cinq heures). — Mlle Philoche : « L'Origine des espèces » (Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente, quatre heures et demie). — M. Coupan : « La France agricole » (28, rue Serpente, cinq heures et demie). — M. Denys Cochin, député de la Seine : « L'Entente franco-anglaise et les conséquences méditerranéennes » (Ecole des

hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne, cinq heures et demie). — M. Abel Lefranc : « Explication du Pautagruet de Rabelais » (Collège de France, deux heures trois quarts). — M. Henry Van Dyke : Conférence en anglais sur « les Etats-Unis » (Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, cinq heures). — M. Marage : « La Voix parlée et chantée (amphithéâtre de physiologie de la Sorbonne, cinq heures et demie). — M. Van Thieghem : « Organographie et physiologie végétale » (Muséum, neuf heures du matin).

Dîners et fêtes : La Société philanthropique « la Dordogne », association amicale des Périgourdins de Paris, dîner suivi de bal (salons du restaurant Renuaux, 200, rue Saint-Honoré, sept heures). — L'Association catholique de la Jeunesse française, grande soirée récréative, sous la présidence de R. P. Berthot (433, avenue de Clichy, huit heures et demie).

Informations

Session extraordinaire à l'Hôtel de Ville. — Le préfet convoquera le Conseil municipal, en session extraordinaire, soit le 20, soit le 25 janvier. Une seule affaire sera inscrite à l'ordre du jour de l'Assemblée : la réorganisation des transports en commun. M. Duval-Arnould, présentera un nouveau rapport. Le sectionnement des lignes sera sans doute proposé.

Les noms de rues. — Un rapport est en préparation. M. Fleurot, conseiller municipal s'apprête à proposer de nouvelles dénominations pour plusieurs voies parisiennes. M. Quentin-Bauchard a insisté pour qu'une rue de Paris prit le nom de Victorien Sardou. M. Joseph Ménard a réclamé la rue Gaston Boissier. M. Mithouard a laissé entendre que la rue Rousselet pourrait devenir la rue François Coppée. Enfin, à la demande de M. Maurice Quentin, le rapporteur, M. Fleurot, cherche une rue qui prendrait le nom de M. Alfred Lamoureux, qui fut pendant trente ans conseiller municipal du quartier des Halles, et à qui la Commission du Vieux-Paris est redevable de l'existence.

Ces quatre nouvelles dénominations vont être incessamment approuvées. Il est même possible que M. Turot obtienne tout de suite la rue de Rio-de-Janeiro, qu'il réclame et que le rapporteur puisse faire mettre, au printemps, sur une plaque bleue, le nom si estimé du grand peintre brésilien. Il restera encore à changer de nom la rue de l'avenue Henri-Martin et à se prononcer sur la pétition du Comité J.-J. Rousseau, d'Ermenonville, qui désirerait qu'à Paris, on put passer dans la rue « du Contrat social ».

Le Vieux Paris. — On a récemment abattu la tour dite de Dagobert dans la Cité; tout un côté de la rue de Buci vient d'être démolie; la rue de Sévres et la rue du Cherche-Midi ont été écartées par le percement du boulevard Raspail; bientôt ce qu'il y a de plus intéressant dans le quartier Saint-Séverin sera complètement détruit. Aussi, avant que le Vieux Paris disparaisse, ceux qui aiment les vieilles maisons ou qui veulent connaître les souvenirs qu'elles évoquent trouveront dans le remarquable *Dictionnaire des Rues de Paris* de notre excellent confrère Gustave Passard, des renseignements utiles et abondants.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE SEINE-ET-OISE : L'attaque du train 16.

Le crime était grave et les jurés se sont montrés sévères. Ils ont condamné les quatre accusés. Ils ont répondu affirmativement à la question de tentative de meurtre commise par Albinet sur les voyageurs du train 16, poursuivant le bandit dans la campagne. La tentative de meurtre ayant suivi un vol, ce ne pouvait-être pour Albinet que la peine de mort, les jurés ayant écarté les circonstances atténuantes qu'ils accordent à Morin et à Roche.

Les condamnés sont très calmes lorsqu'on les introduit à l'audience. Ils n'ont rien ajouté aux plaidoiries, d'ailleurs excellentes, de leurs défenseurs, M^{rs} Mignot, Python, Fuchs et de Moro-Giaffray. Ils ne disent pas un mot sur l'application de la peine, ne font pas une geste. Et, lorsque le président de Valles, dans le plus grand silence, lit l'arrêt ordonnant que « l'exécution d'Albinet aura lieu sur une place publique de Versailles », dans la foule passe un petit frisson de terreur; on sait que la peine de mort n'est plus un vain mot. Albinet ne fait pas de geste, ses paupières mêmes ne battent pas plus vite. Il s'est échappé des travaux forcés, qui sait s'il n'échappera point encore au châtiment ? Mais sur le banc des condamnés, lorsque le mot de mort est prononcé, ses camarades se penchent pour regarder leur chef. Il s'est déjà évadé quatre fois du bagne; il avait pour eux, lui, le vieux condamné à quatre chevrons, l'aurole du forçat en rupture de ban, il leur avait promis de l'or et l'impunité, et ils se penchent pour fixer ses traits une dernière fois et voir comment il supporterait sa sentence. Il doit leur plaire; il reste immobile et courageux jusqu'au bout. Satisfait sans doute, les condamnés reprennent leur attitude figée, et dans la pénombre, immobiles comme des mannequins de cire, ils écoutent leur arrêt.

Morin est condamné aux travaux forcés à perpétuité; Roche, à cinq ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour; Saffroy, à deux ans de prison.

COUR D'ASSISES DE SEINE-ET-OISE : Les émeutiers de Draveil.

Dès que la petite porte placée derrière le banc des accusés se fut refermée sur les complices d'Albinet parlant pour de nouvelles destinées, M. le procureur de la République remplaça son substitut, la Cour resta sur son siège, et la porte de la muraille s'ouvrit de nouveau. Huit accusés furent introduits : c'étaient les émeutiers de Draveil que la Cour d'assises devait juger lundi. Et devant ce public, encore ému de la sentence de mort qu'il venait d'entendre prononcer, ces accusés nouveaux paraissaient tout joyeux. Les affaires se suivent et ne se ressemblent point. La Cour d'assises, c'était pour eux la liberté.

M. le procureur se leva; déclara qu'on l'avait informé qu'un projet d'amnistie allait être déposé, qu'il y avait donc lieu en conséquence de remettre l'affaire à une autre session et de prononcer la mise en liberté des accusés.

M^{rs} Doublet et Moranges s'associèrent aux paroles du ministère public, et la Cour, immédiatement, rendit un arrêt mettant les accusés en liberté.

La loi n'a point d'effet rétroactif; mais un projet de loi à quelquefois, comment dire?... un effet anticipatoire. Le Code ne le dit point, mais les accusés en profitent.

Georges Claretie.

Nouvelles Diverses

A PARIS

LE MEETING DE TIVOLI

La Fédération nationale des travailleurs de l'industrie du bâtiment a donné hier soir, au Tivoli-Vauxhall, un grand meeting en faveur des huit inculpés de Draveil-Vimeux.

CIGALE (Tel. 40.805). — *Gar, mal Tenere* E. R. Griër, Delmarès, J^{as} Drys, Dut Dorville, de Tender, Barally, Rêthore, Denance,

